

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Les Pays étrangers* de Jean Éthier-Blais (Éditions Leméac)**

Gilles Cossette

Number 30, Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39887ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

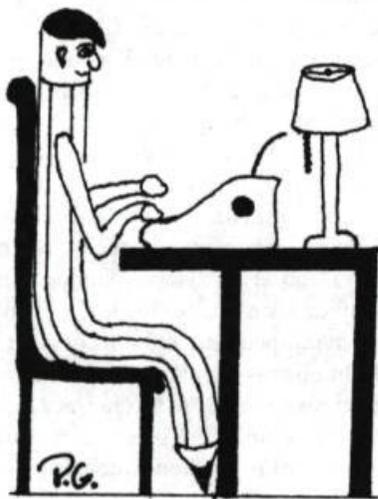
Cite this review

Cossette, G. (1983). Review of [*Les Pays étrangers* de Jean Éthier-Blais (Éditions Leméac)]. *Lettres québécoises*, (30), 17–18.

il n'aperçoit rien d'autre, en se retournant, que son propre fantôme et sa propre monotonie.

L'écriture serait-elle donc condamnée désormais au rôle modeste de témoin des apparences? Les apparences, le vide. L'inutilité de toute recherche. La caducité des êtres et des amours et, plus terrible et plus implacable que tout cela, l'absence même de la nostalgie. Vaut-il la peine encore d'écrire, si l'on ne peut plus creuser la page blanche, s'il n'existe plus que des trajets routiniers, des destinations connues, des vitesses de croisière impertubables? Si l'autre est condamné à la vie ingrate et toujours menacé de reflet? Bien sûr, depuis quelques instants, j'ai mis de côté le roman de Madeleine Monette pour retrouver tout l'inconfort de ma propre subjectivité et, avec elle, le sentiment à la fois confus et rassurant de ma propre identité. Dans les miroirs des *Petites Violences*, il n'y avait place ni pour l'une ni pour l'autre. □

1. Stéphane Mallarmé, «Hérodiade», dans *Poésies*, coll. «Poésie», Paris, Gallimard, 1966, p. 51.
2. Madeleine Monette, *Petites Violences*, coll. «Prose entière», Montréal, Quinze, 1982, 232 p.
3. Pierre Vadeboncoeur, *Trois Essais sur l'insignifiance*, Montréal, L'Hexagone, 1983, 117 p.
4. Madeleine Monette, *Le Double suspect*, coll. «Prose entière», Montréal, Quinze, 1980, 241 p. Pour ce premier roman, Madeleine Monette a reçu le prix Robert-Cliche en 1980.



Les Pays étrangers

de Jean Éthier-Blais

(Éditions Leméac)

Conrad Black, dans son *Duplessis*, rappelle que c'est en 1948 que le drapeau fleurdelisé a flotté pour la première fois sur le parlement de Québec. C'est aussi en 1948 que Paul-Émile Borduas a signé le *Manifeste du Refus Global*. Duplessis gouvernait la province d'une main ferme, mais la société québécoise commençait à s'agiter, à réclamer des changements, à remettre en question les valeurs traditionnelles. C'est en 1948 que *Tit-Coq* a été créé, que les Québécois ont découvert *Les Plouffe*, pendant qu'Anne Hébert achevait les nouvelles du *Torrent*, qui parlent justement de révolte et de libération. Le Québec était entré dans ce que l'historien Jean-Louis Roy a appelé *le temps des ruptures*, prélude à la Révolution Tranquille. C'est l'époque qu'ont choisie Jean Éthier-Blais et Roger Lemelin pour situer l'intrigue de deux romans parus récemment: *Le crime d'Ovide Plouffe* et *Les pays étrangers*. Il est intéressant de les lire parallèlement. Dans les deux oeuvres, Duplessis fait son apparition, est mêlé à la vie des personnages. Les deux romanciers évoquent certains événements qui ont fait du bruit à l'époque, comme l'affaire des trésors polonais, confiés au gouvernement québécois durant la guerre: des oeuvres d'art, de l'or en barre, des lettres de Chopin et les joyaux de la Couronne, y compris l'épée du couronnement des rois de Pologne, «la lance de Saint-Maurice», richesses que Maurice Duplessis refusa toujours de rendre au nouveau gouvernement polonais, communiste et athée. Philippe Aycelin, l'un des principaux personnages des *Pays étrangers*, est justement un haut fonctionnaire québécois spécialiste des trésors polonais.

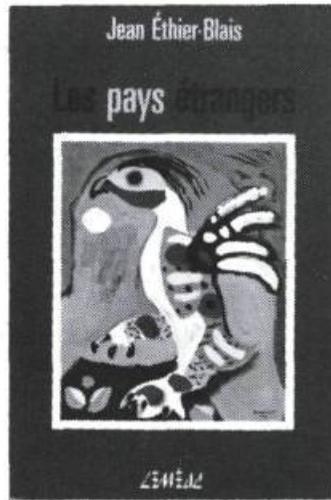


Jean Éthier-Blais Photo : Kéro

Il serait tentant de faire des comparaisons entre le roman de Jean Éthier-Blais et celui de Roger Lemelin, qui nous font faire en même temps le même retour en arrière. Qu'il suffise de dire que les deux oeuvres, par leur style, se situent aux antipodes l'une de l'autre. Dans le livre de Roger Lemelin on retrouve les personnages des *Plouffe*, vieillissés de quelques années, endurcis, encanaillés. Cette joyeuse bande de nouveaux riches mal dégrossis, de chipies, de fripouilles, de gourmandines, de défroqués frustrés, de célibataires enragés, de vieux escogriffes, n'est que trop humaine et compose une scène de foire, à la Bruegel, un *Wimmelbilder*. *Les pays étrangers* de Jean Éthier-Blais, ce serait plutôt un Zurbaran ou un Georges de la Tour. Une demi-douzaine — à peine — de grandes âmes traversent les cinq cents pages du roman la tête haute, parfaitement coiffés, l'auréole bien droite, distingués jusqu'à la moëlle des os, et, à la fin, partent pour des pays étrangers comme on prend des vacances annuelles bien méritées. L'un des moments les plus

tumultueux de la vie de Madame Dupré, le principal personnage féminin, est celui où, bien installée dans son salon bourgeois, la jeune femme s'attendrit en rêvant de vivre un jour avec son fils Pierre-Paul des moments de communion comparables à ceux qu'ont connu, dit-on, Saint-Augustin et Sainte-Monique. Madame Dupré semble parfaitement heureuse, chez elle, à Outremont, entre sa mère impeccable, son cher petit Pierre-Paul et Schnell, l'adorable toutou dont Jean Éthier-Blais traduit avec soin les pensées et les émotions. Elle vit du souvenir du grand amour qu'elle a connu avec son mari, qui a trouvé les moyens de lui laisser assez d'argent pour vivre sans travailler et pour s'acheter des tableaux. Bien qu'elle soit encore toute jeune, elle ne semble pas souffrir d'être privée de la tendresse et des plaisirs qui la comblaient, pourtant, du vivant de Monsieur Dupré. Elle est si béate qu'on se demande ce qu'elle ferait d'un amant et elle se pose la même question. Quand le beau Philippe Aycelin lui offre son cœur, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle reste digne. La relation qui s'établit lentement entre eux ressemble plus à un jumelage publicitaire qu'à une liaison.

Quant à Madame Soublière, la mère de Madame Dupré (celle-ci a tellement une belle éducation que personne ne l'appelle par son prénom), c'est une grande dame, très vieille France, dont Jean Éthier-Blais rappelle à plusieurs reprises qu'elle ressemble à Françoise Rosay. Elle n'est pas particulièrement dissipée. Le soir, pour se distraire, elle lit des manuscrits clandestins de Teilhard de Chardin. C'est une femme de tête, entreprenante et énergique. Sous sa protection, Madame Dupré et sa vertu n'ont rien à craindre. Tant et si bien qu'on attend vainement, pendant cinq cents pages, qu'il arrive quelque chose à cette grosse couventine, qu'elle sorte enfin d'un nirvana proche du coma. Elle devient finalement la maîtresse de Philippe Aycelin, mais cela ne semble pas la toucher plus que l'eau sur le dos d'un canard. Elle porte toujours son auréole, même au lit. Quand elle va rencontrer Duplessis pour défendre Borduas, on espère vaguement une révélation, un grand moment. «Mais enfin, dit le Chef, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.» C'est bien ce que le lecteur pensait, au fond, les brèves apparitions de Borduas et de Gauvreau



n'ayant pas suffi à faire sentir l'importance du courant d'idées qui circulait alors autour de Borduas. Jacques Ferron, dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, et Jean Éthier-Blais lui-même, dans *Autour de Borduas*, tracent de Gauvreau et de Borduas des portraits plus vivants que ceux qu'on trouve dans *Les pays étrangers*. Qui sont ces deux messieurs qu'on aperçoit, dans un cocktail, grignotant des petits fours? Gauvreau? Borduas? Pour les lecteurs qui connaissent mal l'histoire des idées de cette époque, les grands émois et les palabres à propos de Borduas, qui prennent une place assez considérable dans *Les pays étrangers*, feront l'effet d'une tempête dans un verre d'eau. La démarche de Madame Dupré paraîtra encore plus insignifiante. Car il ne se passe pas grand chose dans le bureau de Maurice Duplessis et Madame Dupré, après un beau monologue du Chef, revient, Gros Jean comme devant, à Outremont, où l'attendent sa maman, ses tableaux, son piano et le toutou.

Et pourtant, malgré l'insipidité de l'héroïne, on dévore *Les pays étrangers*. C'est, entre autres raisons, à cause du personnage de Germain Laval, dont le drame occupe dans cette oeuvre, heureusement, une place plus importante que la vie végétative de Madame Dupré. L'une des faiblesses du roman, d'ailleurs, est le fait que ses deux personnages principaux sont étrangers l'un à l'autre, se rencontrent rarement et n'ont que des relations superficielles. Ils n'ont rien à se dire et quand on les retrouve dans la même scène on éprouve un malaise semblable à celui que peut causer, en société, la rencontre inopinée de vieux ennemis. Germain Laval a autant de flamme intérieure que Madame Dupré est tiède; son évolution est aussi singulière que sont

banales les occupations bourgeoises de la maîtresse de Schnell. Ils vont aussi bien ensemble qu'un personnage de Hergé et un personnage de Bernanos. On prétend que Jean Éthier-Blais s'est inspiré de la vie de François Hertel; Germain Laval est prêtre, appartient à une prestigieuse communauté; poète, il finit par quitter les ordres et aller vivre à Paris. Quoi qu'il en soit, c'est quand il parle de Germain Laval que Jean Éthier-Blais parvient à ressusciter l'atmosphère de la Grande Noirceur. Le collège où Laval a reçu l'ordre d'aller enseigner est le décor le plus présent et le plus vivant des *Pays étrangers*. On entend l'écho des corridors où chuchotent maîtres et élèves, les chants de la chapelle; on reconnaît la routine de l'institution, l'odeur du réfectoire, les angoisses et les enthousiasmes d'adolescents séparés de leur famille, qui découvrent en même temps le latin, l'histoire et l'amitié. On est touché par l'épreuve solitaire de Germain Laval, on la vit avec lui: prêtre, il perd la foi; Canadien français élevé dans le culte de la fidélité à la patrie, il se sent puissamment attiré par les pays étrangers, en particulier par la France, fille aînée et déchuée de l'Église. Il est en avance sur son temps. Son monde intérieur s'écroule comme sera bientôt ébranlé celui de tant de prêtres et de religieux, de tant de laïcs. En racontant son histoire, Jean Éthier-Blais en dit peut-être aussi long, sinon plus, sur l'évolution du Québec de l'après-guerre, que Roger Lemelin avec ses spectaculaires scènes de foule où le clergé et les chefs syndicaux se font les champions du peuple. Pour Germain Laval, les grandes secousses et les effondrements sont secrets. Son drame, tout intérieur, aurait pu être raconté dans un roman sobre et intimiste, comme l'a été le malheur d'Alexandre Chenevert, son contemporain, lui aussi assailli par le doute, qu'il a peut-être croisé, d'ailleurs, qui sait, quand il errait, désespéré, rue Sainte-Catherine, après avoir décidé de quitter sa communauté. Sans les papotages des dames d'Outremont et de leurs amis mondains, ce qu'il y avait de radical et de symptomatique dans le coup de barre que donnait Germain Laval aurait peut-être été plus évident, ses déchirements auraient été plus intenses, le ressenti par le lecteur, et *Les pays étrangers* aurait été une oeuvre plus efficace, plus authentiquement romanesque. □